

2015

mars

le Souffleur

no.37

2 francs

LE JOURNAL QUI NE MANQUE PAS D'AIR

périodique édité par l'Association des Amis d'Arc en Scènes · rue de Beau-Site 30, CH-2300 La Chaux-de-Fonds · www.tpr.ch > À propos



August Strindberg, EDVARD MUNCH

Les renards des surfaces

Mademoiselle Julie et Julia

Sommaire

2	Charles Joris ou le théâtre de la fraternité	8	Entretien avec Perrine Valli metteure en scène	14	Entretien avec Gian Manuel Rau metteur en scène
12	Entretien avec Christiane Jatahy metteure en scène	18	Quelques souvenirs à propos de l'œuvre d'August Strindberg	20	<i>La cuisine de Mademoiselle Julie</i>
24	Le genre à l'école ou <i>être moi-même, sans être jugée</i>	25	Parcours thématique <i>C'est quoi ce genre?</i>	26	Entretien avec John Voisard Directeur du TPR

Charles Joris

1935 – 2015
ou le théâtre de la fraternité



Charles Joris

portrait par F. Perret en 1954

Un jour, apercevant dans ma bibliothèque le livre consacré par le TPR, en 1976, à *L'Amant militaire* – tout à la fois une histoire des quinze premières années de la compagnie et un précieux *Modelbuch* sur la fabrication du spectacle tiré de la pièce de Goldoni – Charles Joris l'ouvrit et de sa fine écriture remplit la page de titre d'une longue dédicace. Nous étions au mois de mai 2002. La blessure de la « retraite » quelque peu forcée de l'année précédente était encore ouverte (elle ne s'est jamais complètement cicatrisée). Ce texte où il est aussi question de « l'inscription du TPR dans l'histoire glorieuse de la localité ouvrière » se termine ainsi :

« *Seul compte notre commun effort vers l'utopie et le refus des communions mondialistes dans l'incessante énergie du combat pour l'épanouissement du génie du lieu sans concession à l'équarrissement démago-régionaliste.* »

Joris et le TPR ne sont pas venus à La Chaux-de-Fonds par hasard. Il s'est agi d'une rencontre, puis d'un accueil et finalement d'un mariage – parfois orageux, comme tous les bons mariages – qui n'auraient pu se produire en un autre lieu. Je ne veux pas dire par là que l'utopie d'un théâtre populaire romand ne pouvait naître ailleurs que dans les Montagnes neuchâteloises. Au contraire : à peu près tout ce qui compte dans les théâtres de la Suisse

francophone en a rêvé. Mais il fallait sans doute monter jusqu'à ce perchoir situé à mille mètres d'altitude pour y sentir à quel point cette minuscule région romande qui n'en finit pas de se diviser aurait eu – a toujours – besoin d'une entreprise théâtrale à la fois respectueuse du « génie du lieu » et sans concession pour « l'équarrissement démago-régionaliste » d'un improbable « romandisme ».

Ce n'est pas parce qu'il est mort qu'il faut l'encenser mais Charles Joris restera dans la mémoire de ceux qui connaissent l'histoire du théâtre de ce pays comme le concepteur, le promoteur et l'acteur de cette utopie-là. Bien entendu, les choses étant ce qu'elles sont, il a échoué. Une troupe de théâtre

professionnelle parcourant le pays romand, de Carouge à Porrentruy, de La Chaux-de-Fonds à Sion, sans oublier le Gros-de-Vaud, vous n'y pensez pas ! Où pourrait-on faire du bon théâtre, « chez nous », ailleurs qu'à Lausanne ou Genève ?

A l'écart des grands centres, le TPR et la cité ouvrière du Haut Jura, troisième ville de Suisse romande, étaient faits pour s'entendre. Dès 1968, La Chaux-de-Fonds est devenue le point d'ancrage de la jeune troupe dirigée par Joris. Pour la plus grande joie de ceux qui sont à l'origine de l'Association des Amis du TPR et le dépit des esprits carrés d'après lesquels les collectivités publiques n'ont pas à prélever dans la bourse des contribuables de quoi entretenir, même chichement, quelques diseurs de vers et de romances, juchés sur des tréteaux trop clinquants pour être honnêtes.

Relisons donc avec délectation le discours subversif tenu par Bernard Liège, l'autre père du TPR, célébrant les vertus du « théâtre service public » :

« *Reflet d'une société, témoin de son temps, commentaire des événements, le théâtre appartient à tous. Lié à la vie de la cité, appuyé avec intelligence par le pouvoir, il est un service public dont aucune civilisation digne de ce nom ne peut se passer, car se priver de la voix du théâtre, c'est se priver également de sa liberté*¹. »

Ces idées, me dit-on, sont passées de

mode. Simple divertissement, le théâtre n'a pas à intervenir dans la société, comme le croyaient Joris et ses compagnons, soutenus par les autorités d'une commune de gauche et une partie du public.

Vraiment ? C'est pourtant Anne Bisang, l'actuelle directrice artistique du TPR, qui confiait récemment aux lecteurs de ce magazine :

« *La question de l'engagement, de se mobiliser et d'agir contre l'injustice pour changer les choses, c'est une question qui m'a toujours habitée. Le théâtre est ma façon de répondre à l'envie de participer à l'avènement d'un monde meilleur*². »

Charles Joris, qui détestait l'exhibitionnisme d'un *star-system* dont il connaissait toutes les impostures, ne s'est jamais pris pour une vedette. Intellectuel exigeant, metteur en scène rigoureux, ne reculant pas devant les aventures les plus risquées telles que la création, en 1983, de la version intégrale de *Par-dessus bord*, la pièce de Michel Vinaver dont la représentation dure sept heures, il respectait le public autant que les comédiens mais refusait la facilité. Certes, comme pour nous tous, ses idées et son discours ont évolué au cours des années. Il n'a cependant jamais renié l'engagement de ses débuts au TPR, en 1961, auquel il est resté fidèle durant quarante ans.

Au moment de clore ce modeste hommage à l'ami disparu un mot me vient

à l'esprit : fraternité. C'est Michelet qui disait :

« *Mettez deux hommes ensemble, partout ailleurs ils disputent. Envoyez-les au théâtre, comme acteurs ou spectateurs : à reproduire ou à regarder les hommes qui valurent mieux, ils oublient, ils critiquent ou applaudissent ensemble. – Oublier ensemble, déjà c'est de la fraternité*³. »

Le grand rêve du théâtre populaire, c'est cela aussi : rapprocher les hommes, pour les divertir, les faire réfléchir et, peut-être, les rendre un peu meilleurs qu'ils ne sont à l'ordinaire. Merci, Charles, de l'avoir partagé avec nous durant tant d'années.

Raymond Spira

¹ *L'Alchimiste*, répertoire n° 4, L'Arche et La Cité éditeurs, Paris/Lausanne 1963, p. 31.

² *Le Souffleur* n° 35, octobre 2014, p. 6.

³ *L'Étudiant*, 1848. Cité in Chantal Meyer-Plantureux, *Théâtre populaire, enjeux politiques. De Jaurès à Malraux*, Bruxelles : Editions Complexe, 2006, p. 27.



le billet du comité

Chers Ami(e)s,

Le 16 janvier 2015, dans le Sud de la France, est décédé Charles Joris, ancien directeur du TPR pendant 40 ans, metteur en scène de talent et comédien. Suite à cette triste nouvelle nous sommes reconnaissants à Raymond Spira*, un des amis de longue date de Charles, de nous avoir offert une contribution intitulée *Charles Joris (1935-2015) ou le théâtre de la fraternité* pour rendre hommage au génie de ce grand homme de théâtre et à l'aventure du TPR.

Les Amis du TPR transmettent leurs pensées amicales à la famille de Charles Joris et à ses proches. En outre, notez que le *TPR – Centre neuchâtelois des arts vivants* convie le monde du théâtre romand et des pays francophones ainsi que le public le lundi 23 février dès 19h à Beau-Site pour un moment de recueillement et de témoignage.

Deux pièces sont présentée dans ce numéro du *Souffleur* : *Les Renards des surfaces* (mise en scène et chorégraphie de Perrine Valli) et *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg, qui sera présentée tout d'abord dans une mise en scène de Gian Manuel Rau, puis dans une adaptation (en portugais surtitré en français) sous le titre *Julia*, mise en scène par Christiane Jatahy.

Le titre *Les Renards des surfaces* est une expression qu'emploient les footballeurs (elle désigne les grands

pour

en savoir

plus

buteurs...). Dans ce spectacle (qui a été coproduit par le *TPR- Centre neuchâtelois des arts vivants*, le *Théâtre Vidy Lausanne* et *Festival faits d'Hiver* à Paris), ses conceptrices Perrine Valli et Francine Jacob ont souhaité faire appel à des personnages masculins pour traiter de la différence ou de la similitude entre les identités masculine et féminine. Une danseuse (Tamara Bacci) sera en scène avec une dizaine d'artistes (présents ou enregistrés) pour traiter de la genèse de l'identité masculine et de la question du genre. Vous trouverez donc dans ce numéro des éléments biographiques de Francine Jacob et Perrine Valli ainsi qu'une interview de cette dernière.

La deuxième partie de ce *Souffleur* est consacrée à *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg dont deux versions sont au programme.

La première (une production du *Théâtre de Carouge* à Genève) a été créée par le metteur en scène Gian Manuel Rau, dont le talent a déjà été apprécié aussi bien sur les scènes de Suisse alémanique et d'Allemagne que de Paris et de Suisse romande et qui a notamment monté *Le Pélican* du même Strindberg. Vous pourrez lire l'interview qu'il nous a accordée.

Cette pièce est un jeu de séduction entre deux personnages (un « duel pervers »), Julie et son valet. Cette mise en scène contemporaine est interprétée par la jeune actrice Berdine Nusselder (Julie), et par Roland Vouilloz** (le valet).

La deuxième approche de cette pièce de Strindberg, que vous aurez la possibilité de découvrir, est l'adaptation qu'en a fait Christiane Jatahy. Vous trouverez aussi ici son interview (dont une partie a été conservée dans sa langue, soit le brésilien!).

Toujours dans la perspective du théâtre de Strindberg, mais au travers du point de vue de l'actrice, nous avons donné la parole à Claire Flohr, ancienne comédienne du TPR, qui évoque son premier contact avec *Mademoiselle Julie* à l'École nationale supérieure d'art dramatique de Strasbourg et son évolution en compagnie du *Pélican* et d'August Strindberg.

De plus, dans le but d'approfondir notre compréhension de Strindberg et de *Mademoiselle Julie* nous avons fait appel à Madame Danielle Chaperon, professeure à l'Université de Lausanne, qui nous livre - nous l'en remercions vivement - une approche de l'oeuvre de Strindberg et du théâtre naturaliste de la fin de XIXe siècle sous le titre *La cuisine de Mademoiselle Julie*.

En guise de prolongement du parcours thématique *C'est quoi ce genre ?* proposé par le TPR autour de 7 spectacles traitant en particulier de l'identité masculine et féminine, de la maternité, des stéréotypes..., nous avons fait appel à huit hommes de Suisse romande, jeunes et moins jeunes, pour un « micro-trottoir » recueillant leurs points de vue sur le féminisme. Nous avons répartis ces textes en divers endroits de ce numéro

pour le parsemer de ces regards sur le féminisme.

Nous avons enfin confié la mission à Théo Bregnard, enseignant à l'ESTER (Ecole du secteur tertiaire) d'analyser avec ses élèves la réalité et la fiction du genre féminin et masculin avec leur regard de moins de 20 ans!

Depuis le numéro 31 du *Souffleur*, nous avons consacré une nouvelle rubrique aux collaborateurs du *TPR - Centre neuchâtelois des arts vivants*. Aujourd'hui nous donnons la parole à John Voisard, directeur général du TPR, qui évoque son parcours et sa fonction actuelle.

Pour terminer nous vous annonçons que l'assemblée générale 2015 de notre association aura lieu **le mercredi 18 mars à 18h15** et nous vous remercions donc de retenir cette date.

Le comité

Gisèle Ory, présidente
Francis Bärtschi
Pierre Bauer
Anne-C. Bolay
Violaine DuPasquier
Monique Frésard
Josiane Greub
Leyla Kizildag
Caroline Neeser
Michel Nicolet
Gaston Verdon

* Raymond Spira a rédigé, en 2010, un chapitre intitulé *L'aventure du Théâtre Populaire Romand* dans l'ouvrage édité par l'Institut neuchâtelois sous le titre *EN SCÈNE! La vie théâtrale en Pays neuchâtelois*.

** Dans l'excellent film de Jean-Blaise Junod *Scènes du voyage*, réalisé en 2002 en hommage au départ en retraite du directeur de TPR Charles Joris, on assiste, dans la troisième et dernière partie, à des répétitions entre Charles Joris et Roland Vouilloz. (voir: <http://www.jbjfilms.ch/dvd/>)

Les renards des surfaces

à l'affiche



© Samuel Rubio

l'argument

Un spectacle complet, mêlant danse, musique et texte pour explorer la masculinité et la féminité aujourd'hui. Plus particulièrement, il s'agit de donner la parole aux hommes. Comment voient-ils les femmes, les mouvements d'émancipation féministes, les différences liées au sexe, l'évolution des rôles dans

nos sociétés occidentales? Comment construisent-ils leur identité dans ce contexte de changement? C'est ainsi que la scène devient un nouvel espace de réflexion, un terrain d'expérience. A travers le corps, comme fil conducteur, la pièce évoque des situations, pose des questions, stimule l'imaginaire. Le masculin et le féminin entrent en dialogue,

sur le fond sombre d'un terrain de football, jeu masculin par excellence, emblématique de bien des rapports sociaux: objectif commun, défi, collaboration, stratégie, réussite ou échec communs, pouvoir et héros.

l'entretien avec **Perrine Valli**

Metteuse en scène et chorégraphe de la pièce *Les renards des surfaces*

propos recueillis par
Violaine DuPasquier

Qui êtes-vous ?

Une danseuse et chorégraphe franco-suisse. Je me suis formée au Conservatoire National de Lyon, au Centre de développement chorégraphique de Toulouse et à la London Contemporary Dance School. En tant qu'interprète, j'ai travaillé avec les chorégraphes Estelle Héritier et Cindy Van Acker. J'ai monté ma propre compagnie en 2005, l'Association Sam-Hester, dont le titre est emprunté au nom des chats d'Andy Warhol qu'il a nommés tout au long de sa vie : « Sam » pour les mâles et « Hester » pour les femelles. J'ai créé une douzaine de pièces dont la plupart traitent des rapports homme-femme, sujet passionnant et inépuisable selon moi.

A travers cette pièce de quoi voulez-vous parler ?

Ayant travaillé pendant dix ans sur la question de l'identité sexuelle féminine à travers des sujets tels que la prostitution, le mythe de Lilith ou la misogynie, j'avais envie d'ouvrir un nouveau volet traitant de la masculinité. La femme a beaucoup été questionnée, représentée, analysée dans la littérature, la peinture ou la psychanalyse. Qu'en est-il de l'homme ? Dans cette pièce, la fameuse

formule de Beauvoir est posée au masculin : « Si on ne naît pas homme, comment le devient-on ? » Pour créer cette pièce, je me suis donc adressée aux principaux intéressés en invitant une dizaine d'artistes masculins à questionner cette thématique avec moi.

Qu'évoque le titre du spectacle ?

Les Renards des surfaces est une expression footballistique qui sert à qualifier les grands buteurs, des joueurs rusés et très habiles. J'ai traduit cette expression à ma manière en mettant en scène une masculinité puissante et intelligente, une virilité subtile.

Qui est Francine Jacob ?

Francine Jacob travaille dans le cinéma et la mode, elle est également productrice de deux sociétés audiovisuelles. C'est une passionnée de danse, ce qui nous a liées d'amitié il y a quelques années. Nous avons toutes les deux évolué dans des milieux très féminins, moi en tant que danseuse et Francine en tant qu'ancien mannequin. Dès que nous nous retrouvions autour d'un café, nous parlions de la place de la femme que ce soit dans la société ou dans l'art ainsi que du corps, essentiel dans nos pratiques mutuelles. Nous nous af-

firmions l'une et l'autre féministe sans pour autant nous sentir rattachées à des groupes ou mouvements préexistants. Souvent, nous imaginions quel serait le féminisme idéal à nos yeux et un jour j'ai proposé à Francine de créer un projet sur cette idée.

Comment avez-vous travaillé ?

Ce féminisme idéal était avant tout un féminisme mixte. L'idée était donc de nous associer à des garçons afin de questionner ce sujet avec eux. Au départ, nous n'avions pas l'intention de faire un spectacle, il s'agissait plutôt

Comment se fait-il qu'il y ait si peu d'hommes féministes ? Puisque chaque homme a une femme, fille, mère, soeur qui lui est chère

d'organiser une sorte de conférence mais avec des artistes. Le féminisme étant souvent accusé d'être redresseur de torts, moralisateur ou peu accessible, nous pensions que l'art pourrait en quelque sorte « redorer son blason ». Nous voulions profiter d'appartenir à des univers différents pour mélanger les disciplines artistiques. Très vite la scène



Perrine Valli
portrait par Chistian Lutz

a semblé être le lieu le plus approprié pour ce projet et comme nous avions beaucoup d'idées de textes, musiques, lumières... de fil en aiguille, c'est devenu un spectacle. Ainsi, nous avons décidé de donner deux formes aux *Renards des surfaces*, j'ai pris en main la mise en scène de la pièce et Francine a travaillé sur la création d'un documentaire.

Vous avez questionné des hommes sur le féminisme... Avez-vous été surprise des réponses ?

Non, pas vraiment. Mais il faut dire que je lis beaucoup à ce sujet et discute depuis de nombreuses années avec des collaborateurs, amis, amants ou parents masculins. En revanche, c'est leur envie de parler qui m'a beaucoup étonnée. Je m'attendais à une certaine réticence de leur part et c'est l'effet inverse qui s'est produit. Ils ont tous été emballés par l'idée d'un féminisme mixte et je dois dire que cela m'a beaucoup aidée à avoir confiance en ce projet. Ce besoin de se livrer et l'envie de prendre la parole m'ont confirmé l'importance de l'écoute mutuelle et la nécessité d'en finir avec la division des sexes.

Quelle est votre vision du féminisme ?

Je dis souvent que le féminisme c'est de ficher la paix aux sexes. Cette idéologie a permis de casser les carcans archaïques dans laquelle la femme était enfermée et je pense que l'homme doit en faire autant aujourd'hui. Si l'un évolue sans l'autre, il y aura toujours des problèmes d'inégalités et je pense qu'il peut exister une véritable équité sans que l'un des deux sexes soit lésé



Regards sur le féminisme

Avenir du féminisme

Elles sont de toutes les luttes et les leurs sont les nôtres. Aussi le poète leur a-t-il rendu un hommage (métaphorique) pour tout ce qu'elles nous apportent, nous donnent, nous donneront.

Francis Stähli, 69 ans

L'amoureuse

*Elle est debout sur mes paupières
Et ses cheveux sont dans les miens,
Elle a la forme de mes mains,
Elle a la couleur de mes yeux,
Elle s'engloutit dans mon ombre
Comme une pierre sur le ciel.*

*Elle a toujours les yeux ouverts
Et ne me laisse pas dormir.
Ses rêves en pleine lumière
Font s'évaporer les soleils
Me font rire, pleurer et rire,
Parler sans avoir rien à dire.*

Paul Eluard

pour autant. Au départ, le projet devait s'appeler *No man's land*, pour signifier qu'en matière de féminisme les hommes sont absents des débats. Nous avons commencé par réfléchir à une question simple : Comment se fait-il qu'il y ait si peu d'hommes féministes ? Puisque chaque homme a une femme, fille, mère, soeur qui lui est chère, pourquoi ne se sent-il pas concerné par son sort et par les injustices qu'elle pourrait subir ? Selon moi, il faut comprendre en profondeur l'homme que le féminisme cible pour faire avancer les choses et donc questionner la masculinité. Comment se construit ce corps ? Quelles sont ses forces, ses failles ? Un féminisme mixte permettrait de réfléchir ensemble à la manière d'établir de meilleures relations homme-femme et penser ainsi à l'éducation des futures générations.

Parlez-nous de la scénographie...

La scénographie, qui s'inscrit dans la lignée de mes pièces précédentes, est conçue à partir de bandes de gaffeur blanches qui dessinent des formes sur le tapis de danse noir. Elle est inspirée des marquages du terrain de football, les codes de ce sport, quasi universels, ayant servi à construire la trame narrative de la pièce. Ainsi des notions

comme l'arbitrage, la sanction (le carton rouge), la lutte (le match), le pouvoir (le ballon), l'union (la ligue), etc. pouvaient être exprimées de manière métaphorique et non didactique. J'aimais particulièrement la forme circulaire divisée en deux au centre du terrain qui pourrait représenter l'androgynéité humaine, universelle selon moi.

Quels sont vos projets ?

La recherche effectuée pour *Les Renards des surfaces* a donc pris plusieurs formes. Pour l'instant, nous avons créé le spectacle de danse et il

J'aimais particulièrement la forme circulaire qui pouvait représenter l'androgynéité humaine, universelle

y aura bientôt le documentaire réalisé par Francine. Il sera créé en 2016 en collaboration avec l'actrice et réalisatrice Maria de Medeiros. Nous travaillons également sur un site internet qui sera en ligne au mois de mai avec la productrice et journaliste de France Culture Aurélie Charon. Nous avons d'autres idées en tête, peut-être une

édition et une version théâtrale pour enfants : *Les petits renards des surfaces*... Parallèlement, je continue mon travail d'écriture chorégraphique, ma prochaine création, *Une femme au soleil*, aura lieu à l'ADC Genève en avril et aux Rencontres Chorégraphiques de Seine-Saint-Denis en mai.

propos recueillis par
Violaine DuPasquier

Perrine VALLI

metteure en scène et chorégraphe

D'origine franco-suisse, Perrine Valli suit une formation riche en technique (Conservatoire National de Lyon, Centre de développement chorégraphique de Toulouse, London Contemporary Dance School) et travaille en tant qu'interprète avec les chorégraphes Estelle Héritier et Cindy Van Acker. Elle forme sa propre compagnie l'Association Sam-Hester en 2005 et crée douze pièces *Ma cabane au Canada*, *Série*, *Je pense comme une fille enlève sa robe*, *Je ne vois pas la femme cachée dans la forêt*, *Deproduction*, *La cousine machine*, *Si dans cette chambre un ami attend...*, *Laissez-moi danser*,

Le cousin lointain, *Intérieur en été*, *Deuxième étage dans la lumière du soleil* et *Les renards des surfaces*.

Ses créations sont présentées sur de nombreuses scènes en Suisse (ADC, Journées de la Danse Contemporaine Suisse, Arsenic, Sevelin 36, Tanzhaus...), en France (Rencontres Chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis, Festival Faits d'Hiver, Maison de la Danse de Lyon, Quartz...), en Espagne (Mercat de les Flors, Teatro Cicca...), en Belgique (Budascoop), aux Pays-Bas (Melkweg), en Allemagne (Tanz im August festival), en Russie (TsEKH), au Japon

(Institut franco-japonais, TPAM, Yokohama Dance Collection...) et en Australie (Melbourne Festival).

Artiste résidente à Mains d'Oeuvres durant quatre ans, Perrine Valli remporte en 2007 le premier prix du concours international de chorégraphie Masdanza et obtient en 2009 une résidence de recherche CulturesFrance « Villa Médicis Hors les murs » effectuée au Japon. La question de l'identité sexuelle tient une place centrale dans sa recherche, tout comme l'articulation de la relation entre narration et abstraction dans son travail chorégraphique.

Francine JACOB

mannequin et styliste

Francine Jacob a travaillé pendant plusieurs années en tant que mannequin de l'agence Elite. Elle poursuit sa carrière dans la mode comme styliste pour de nombreuses actrices françaises ainsi que consultante en communication pour diverses marques.

Depuis, plusieurs années, elle est chargée des Relations Publiques et du mécénat artistique de la marque Agnès b. Elle est également chargée des missions pour le Bon Marché, Chanel et Grazia. Elle dirige depuis 2009 deux sociétés de productions audiovisuelles avec Didier Jacob collaborant sur plusieurs courts métrages :

Berlin Night Window
réalisé par Hannes Stöhr,

Conférence de nuit
réalisé par Valérie Mréjen,

First Row Orchestra
réalisé par Sophie Fiennes,

Hope
réalisé par Dominique Blanc,

Muse
réalisé par Sophie Barthes,

Mountain
réalisé par Martin de Thurah

et *Next to last*
réalisé par Mathieu Amalric.

Le dernier projet *Hopper vu par*, film collectif autour de l'œuvre d'Edward Hopper, est sorti en salle au Grand Palais à Paris.

August Strindberg.

August STRINDBERG
auteur de *Mademoiselle Julie*

1849
22 janvier, naissance de Johan August Strindberg à Stockholm d'un père d'origine bourgeoise et d'une mère issue d'un milieu pauvre dont il parlera dans son autobiographie : *Le Fils de la servante*.

1867
Après son baccalauréat, il tente de gagner sa vie comme précepteur et s'intéresse au théâtre.

1869
Le Libre Penseur, sa première pièce de théâtre.

1872
Écrit son premier grand texte dramatique qu'il considérera comme l'œuvre de sa vie, *Maître Olof*.

1874~1882
Travaille comme bibliothécaire surnuméraire à la Bibliothèque Royale de Stockholm, ce qui lui permet de poursuivre des recherches personnelles.

Mariage (1877) avec Siri von Essen (qui jouera le rôle de Julie dans *Mademoiselle Julie*).

Le cabinet rouge (1879), roman de critique sociale.

1883~1889
Quitte la Suède pour vivre avec sa famille en France, en Suisse et en Bavière, puis au Danemark.
Sa production littéraire s'intensifie :



August Strindberg
1849 – 1912

Le Fils de la servante (1886), autobiographie.

Romans, parmi lesquels : *Gens de Hemsö* (1887); *Au bord de la mer* (1890)

Œuvres théâtrales avec les grands drames dits naturalistes : *Le Père* (1887), *Mademoiselle Julie* et *Créanciers* (1888)

1891
Il divorce de Siri von Essen

1892~1897
Il rencontre à Berlin Frida Uhl, jeune journaliste autrichienne qu'il épouse.

Séjours en Angleterre, Allemagne, Autriche et Paris, puis divorce.

1897~1899
Inferno qui relate la période de ses crises psychiques à Paris.

Drames historiques dont le plus célèbre est *Gustave Vasa* (1899)

Sa production est maintenant reconnue et il peut définitivement venir vivre dans la capitale où il rencontre Harriet Bosse, une jeune actrice norvégienne qu'il épouse en 1901 et dont il va divorcer 3 ans plus tard.

1904
Drapeaux noirs.

1907
Monte son Théâtre-Intime, ce dont il rêvait depuis longtemps et pour lequel il compose ses kammarspel (pièces de chambre) dont *Le Pélican*.

1912
Pour son 63^{ème} anniversaire, le peuple suédois lui fait une ovation et ses amis lui décernent un anti-prix Nobel.

Il meurt le 14 mai laissant derrière lui une production littéraire gigantesque dont une soixantaine de pièces de théâtre.

pour

en savoir

plus

Mademoiselle Julie et Julia

à l'affiche



Foto de Divulga

l'argument

C'est la nuit de la Saint-Jean et le Comte s'est absenté. Sa fille, Mademoiselle Julie, se laisse alors aller à ses désirs en séduisant le valet de son père. Une nuit de délires et d'interdits. Mais très vite, le jour se lève et la réalité revient. Dans cette œuvre, August Strindberg met en scène les différences sociales et le

mal-être des protagonistes face à leur milieu. Aussi, nous assistons à l'envie de la femme de s'émanciper et de faire sa place face à l'homme.

Mademoiselle Julie, le temps d'une soirée, mettra en question le monde qui l'entoure. Haineuse envers les hommes, elle se laissera, malgré elle, entraîner

par ce domestique. Une nuit suffira pour que tout bascule. Quelle fin nous réserve Strindberg pour ce personnage tragique ?

l'entretien avec

Gian Manuel Rau

Metteur en scène de la pièce *Mademoiselle Julie*

propos recueillis par

Anne-Catherine Bolay

Pourquoi avoir choisi de mettre en scène *Mademoiselle Julie* ?

Il y a déjà 10 ans que je me suis décidé à consacrer une partie de ma vie professionnelle à cet auteur indémodable, jusqu'au-boutiste et profond. Après avoir mis en scène *Le Pélican*, il y avait toujours *Mademoiselle Julie* qui « marinait » dans mes tiroirs. Le diamant brut entre les pièces de Strindberg. Et l'occasion s'est présentée au Théâtre de Carouge où enfin j'allais pouvoir réaliser cette pièce avec une distribution de rêve. Ensuite, dans mes tiroirs, *La danse de mort* m'attend...

En quoi le personnage de Julie pourrait-il correspondre à une réalité contemporaine ?

En son énergie anarchiste tout d'abord, en sa résistance. Mais aussi en ses cauchemars, en sa fragilité et en sa souffrance clandestine et ses larmes cachées.

Quelles ont été vos intentions de mise en scène ?

Tout d'abord, je souhaite rendre audible et visible la composition musicale dont parle l'auteur dans sa fameuse préface. Je veux montrer que derrière toutes ces

atrocités « strindberguiennes » il y a un désir ardent des trois personnages à mener une vie meilleure, à se libérer de leurs entraves. Finalement, ce spectacle pourra être un exemple séduisant pour montrer notre fragilité humaine, notre solitude commune qui nous habite malgré nos progrès prétendus...

Qu'avez-vous voulu mettre particulièrement en évidence ? Un conflit de classes ? Un rapport de force entre les sexes ? Ou autre chose encore ?

Mademoiselle Julie, c'est un drame extraordinaire; pas forcément sur la différence des classes -il s'agit là d'un prétexte dramaturgique- mais sur la tentative d'une jeune femme à vivre seule sans l'aide de personne et qui sera obligée de choisir sa propre mort. C'est ça le conflit, c'est ça la pièce: une jeune femme malade, psychologiquement malade, à qui on ne dit jamais comment vivre et comment ça marche avec l'amour. Faussement préservée et protégée des choses qui l'entourent, elle doit tout apprendre toute seule.

Verriez-vous dans l'issue du drame à la fois une sorte de hara-kiri social pour Julie et une promotion pour Jean ?

C'est peut-être l'inverse : l'état de noblesse n'est pas trop important pour Julie, elle s'en sert comme une arme vers la fin de la pièce quand le désespoir l'envahit complètement. C'est beaucoup plus intéressant de se poser la question depuis quand, dans sa vie, elle porte en elle le désir de mourir... L'excursion de Jean finit probablement par un mariage amer avec Kristin qui lui pardonne tout...

Strindberg définit le personnage de Jean comme « un constructeur d'espèce ». Qu'en pensez-vous ? Ce personnage a-t-il son équivalent moderne ?

Bien sûr : toute personne qui souhaite changer sa vie en profitant des autres mais qui n'ose finalement pas le faire. Pour moi, c'est important de dire que Jean n'est pas vraiment un salaud, mais quelqu'un qui dispose d'un quota de rêves limité.

Strindberg peintre vous a-t-il inspiré dans votre mise en scène ?

J'ai vu les peintures de Strindberg à Stockholm. Elles ressemblent un peu aux compositions musicales de Nietzsche. C'est très lourd. Donc cela ne m'inspire pas trop. Mon travail sur



Gian Manuel Rau

portrait par Mario del Curto

les pièces de Strindberg devrait apporter un peu de légèreté esquissée au personnage infernal de l'auteur.

Y a-t-il dans votre mise en scène l'unité de lieu voulue par Strindberg (la cuisine du Comte) ?

La cuisine du domaine du Comte, fragmentée, sera entourée des traces d'un gouffre métaphysique tarkowskien...

Que pensez-vous de l'affirmation de Strindberg (dans la préface de sa pièce) selon laquelle « une crise généralisée du théâtre sévit dans toute l'Europe » ?

Malheureusement elle est d'une grande actualité... Nous traversons des temps

difficiles où le danger principal réside dans le fait que plus rien ne se distingue. De plus, la lenteur et le silence sont jugés comme étant des qualités négatives. Tout est égal à rien. En manque de spiritualité et de complexité, on prend le chemin de la moindre résistance et on se voue à la frénésie et à l'abrutissement médiatique. Faire du théâtre est devenu difficile. Pas seulement à cause du manque d'argent, mais aussi par le travail de dilution des vrais conflits, des thèmes primordiaux et de la fête de l'instant que le théâtre doit être. Certains pensent pouvoir diriger le théâtre vers un marché de divertissement. Mais le théâtre devrait rester ce noyau unique dans notre société : la rencontre entre un spectateur avide de se confronter à des choses qu'il connaît peut-être depuis longtemps, mais qu'il n'a peut-être jamais vu racontées de cette façon, et l'action éphémère qui se déroule en face de lui. Le théâtre peut confronter les spectateurs directement avec leurs expériences suspendues dans le passé en inversant la vitesse du temps qui passe dans la réalité en un temps plus rêvé, plus lent, plus précis. L'action d'une pièce de théâtre devrait se dérouler dans la tête du spectateur. C'est du travail.

l'entretien avec
entrevista con

Christiane Jatahy

Metteuse en scène brésilienne de *Julia*

propos recueillis et traduits par
entrevista realizada por

Anne-Catherine Bolay

Pourquoi avoir choisi de mettre en scène *Julia* d'après Strindberg ?

Parce que je trouve que c'est un texte nécessaire et actuel qui m'intéresse tant dans sa forme que dans son contenu.

En quoi le personnage de Julie pourrait-il correspondre à une réalité contemporaine ?

Il existe de nombreuses possibilités d'aborder ce texte : ce qui m'intéresse, c'est en particulier l'attraction et la répulsion qu'exercent les deux personnages l'un sur l'autre, dues à ce qui les différencie et aux préjugés qui les emprisonnent. *Julia* représente la classe dominante qui continue souvent à utiliser les personnes comme des objets de consommation, mais dans ce cas de figure, elle finit elle-même par être un tel objet. C'est un jeu dans lequel personne ne sort gagnant.

Quelles ont été vos intentions de mise en scène ?

Cela m'intéressait de parler d'une réalité encore assez présente dans le Brésil d'aujourd'hui. Dans l'essentiel de mes travaux antérieurs, je suis partie d'un matériel documentaire – réel – pour

construire une fiction. Avec *Julia* je fais le chemin inverse, je pars d'un texte de fiction que j'imprègne de réalité. Cela m'intéressait aussi de poursuivre mes recherches sur le lien qu'entretient le théâtre avec le cinéma. L'idée d'utiliser une caméra omniprésente sur scène permet de confronter le langage du théâtre avec celui du cinéma qui apporte un regard proche et invasif. La présence de la caméra représente aussi la présence du père (de *Julia*) qui voit tout, mais avec un point de vue distancié. En outre, l'idée est aussi de renforcer la relation entre le réel et la fiction, l'acteur et le personnage, la scène réelle et la scène projetée, ce qui est à voir et ce qui ne peut qu'être entrevu.

Qu'avez-vous voulu mettre particulièrement en évidence ? Un conflit de classes ? Un rapport de force entre les sexes ? Ou autre chose encore ?

Un conflit en raison de différences : de classe, de sexe, de couleur, d'origine.

Verriez-vous dans l'issue du drame à la fois un hara-kiri social pour *Julia* et une promotion pour *Jelson* (qui correspond au personnage de *Jean* chez Strindberg) ?

Je vois que chacun projette sur l'autre son espoir de changement, ses désirs, mais l'« approximation » de ceux-ci révèle les pires préjugés.

Strindberg définit le personnage de *Jean* comme un arriviste. *Jelson* l'est-il ? Ce personnage a-t-il son équivalent dans le contexte brésilien ?

Les différences sociales extrêmes dans les sociétés qui se fondent sur le désir de consommation vont inévitablement générer un conflit. Ceci se passe au Brésil comme partout dans le monde. L'énorme fracture sociale dans laquelle nous vivons et les profondes inégalités des droits n'ont fait que générer violence et dommages. Au Brésil, ce n'est pas différent. De plus, il faut aussi prendre en compte chez nous une histoire esclavagiste récente qui fait encore partie de notre quotidien, tant dans les relations sociales que familiales, qui souvent s'interpénètrent. Il est assez courant que les Brésiliens fortunés aient de nombreux employés noirs qui travaillent dans une grande proximité avec ces familles riches, comme c'est le cas pour *Jelson* qui sert à la fois de chauffeur et de garde du corps pour empêcher les filles et les garçons de la classe dominante d'avoir tout type de contact avec >

Diretora de *Mademoiselle Julia*



Christiane Jatahy
metteuse en scène

Porque decidiu encenar *Julia* segundo *Fröken Julie* de Strindberg ?

Porque acho que é um texto necessário e atual, que me interessa tanto na forma quanto no conteúdo.

Em que sentido o personagem de *Julia* poderia corresponder a uma realidade contemporânea ?

Existem muitas possibilidades de abordar esse texto, para mim o que interessa é atração e a repulsa ao diferente e o preconceito introjetado em ambos os personagens. *Julia* representa a classe dominante, que muitas vezes usa as pessoas como objeto de consumo, mas nesse caso ao



Regards sur le féminisme

Plus qu'un courant social, le féminisme et une doctrine entrée dans notre culture depuis de longues années. En effet, une égalité presque totale entre les hommes et les femmes existe en Europe occidentale, malgré d'importantes différences entre les salaires. Mais resituons la place de la femme dans le monde ; rappelons la lutte de féministes engagées, soulevant des enjeux et questions sur la condition de la femme dans leur système politique, leur société ou encore leur religion. Nous pouvons citer le cas des Femen en Ukraine. Les femmes occidentales engagées devraient donc continuer de promouvoir leurs droits dans leur lutte, mais aussi combattre pour les droits de celles qui n'en ont malheureusement pas assez.

Jean Schaller, 16 ans

consumir, ela também acaba sendo consumida. É um jogo sem ganhadores.

Quais foram as suas intenções quando montou o espetáculo ?

Me interessava falar de uma realidade que ainda é bastante presente no Brasil de hoje. Na maior parte dos meus trabalhos anteriores eu partia de um material documental – real – para construir uma ficção. Com « *Julia* » faço o caminho oposto, parto de um texto ficcional e o encharco de realidade. Também me interessava dar continuidade a minha pesquisa na relação do teatro com o cinema. A ideia de usar uma câmera sempre presente em cena, confrontando a linguagem do teatro com o cinema, veio com o objetivo de trazer esse >



Julia Foto de Divulga

Christiane Jatahy
Diretora de *Julia*

> d'autres classes sociales. Il y a là un paradoxe dans le fait que ces mêmes employés appartiennent à une classe que les parents veulent éviter de côtoyer. Jelson représente un de ces nombreux employés brésiliens qui, comme le personnage de Jean chez Strindberg, voit en Julia une possibilité de changer sa vie.

Strindberg peintre vous a-t-il inspirée dans votre mise en scène?

Non, par contre son théâtre intime m'a inspirée: ses créations conçues pour de petits espaces, avec les personnages et leurs subjectivités qui sont observées de près. Comme au cinéma, sans cesser d'être du théâtre.

Y a-t-il dans votre mise en scène l'unité de lieu qu'est la cuisine du père de Julie?

Dans ma mise en scène, tout se passe dans la maison qui devient ainsi un prolongement du lieu initial, mais je maintiens l'unité de temps.

Que pensez-vous de l'affirmation de Strindberg (préface de sa pièce) selon laquelle « une crise généralisée du théâtre sévit dans

toute l'Europe »? Cette remarque est-elle aussi valable pour le Brésil?

Strindberg se référait à une autre époque; je ne pense pas que nous puissions transposer directement cette affirmation à la nôtre. Non pas qu'il n'y ait pas de crise, le monde est en crise et cela se reflète dans le théâtre et dans les arts. Mais je crois aussi -et je le souhaite- que la crise actuelle qui s'étend au-delà des limites de l'art sera une clef pour un changement, non pas seulement dans le théâtre et la fiction, mais surtout dans la réalité que nous vivons. Nous en avons grand besoin.

propos recueillis par
Anne-Catherine Bolay

> olhar próximo e invasivo da câmera. A presença da câmera também representa a presença do pai, que vê tudo, mas é distanciado. Além de potencializar a relação entre o real e o ficcional, o ator e o personagem, a cena ao vivo e a cena projetada, o que é para ser visto e o que só pode ser entrevisto.

O que quis destacar em particular na sua encenação? Conflito de classes? Uma relação de poder entre os homens e as mulheres? Ou qualquer outra coisa?

Um conflito pelas diferenças; de classe, de sexo, de cor, de origem.

Você vê no desfecho do drama uma forma de haraquiri social para Julia ao mesmo tempo que uma promoção para Jelson (= João na peça de Strindberg)?

Vejo que cada um projeta no outro sua expectativa de mudança, seus desejos, mas a aproximação deles traz a tona seus piores preconceitos.

Strindberg define o caráter de João como um arrivista. Jelson é assim? Será que este personagem tem o seu equivalente no contexto brasileiro?

A extrema diferença social em sociedades fundamentadas no desejo do consumo sempre vai gerar o conflito. Isso acontece no Brasil e em todas as partes do mundo. Esse enorme abismo social em que vivemos e a profunda desigualdade de direitos só tem gerado violência e perdas. No Brasil não é diferente. Aqui ainda podemos ressaltar o fato de termos uma história escravocrata recente, e que ainda faz parte do nosso dia a dia, tanto nas relações sociais como nas familiares, que muitas vezes se misturam. É bastante comum os ricos brasileiros terem muitos empregados negros que trabalham muito próximos a essas famílias ricas, como o Jelson da peça, servindo de segurança e motorista para evitar que « meninas e meninos » da classe dominante tenham qualquer tipo de contato com outras classes sociais. O paradoxo é que esses mesmos empregados pertencem a classe que os pais querem evitar. Jelson representa um desses muitos empregados brasileiros, mas como é também o Jean- personagem do Strindberg – que vê na Julia uma possibilidade de mudar sua vida.

O pintor Strindberg inspirou-a na sua encenação? Se este for o caso, em quê?

Não, mas me inspirou seu teatro íntimo,



Regards sur le féminisme

Quand on m'a demandé ce que je pensais du féminisme, j'ai tout d'abord pensé à la définition: « Des signes apparents de caractéristiques féminines chez un homme ». Nous en avons parlé en classe récemment. Mais il s'agissait ici du droit des femmes, alors que moi, je n'avais pas beaucoup entendu parler de cette définition-là.

Pour moi le féminisme c'est:

Une chose importante, car sans ça, les

femmes seraient encore plus discriminées que ce qu'elles sont déjà par rapport aux hommes. Pour moi, c'est quelque chose auquel il faudrait faire encore plus attention, car ce n'est pas encore partout égal dans d'autres pays. Chez nous, même si ce n'est toujours pas équitable, les femmes ont quand même plus de droits qu'avant grâce au féminisme.

Romain Delbarre, 13 ans

suas criações para pequenos espaços, com os personagens e as suas subjetividades vistas mais de perto. Como no cinema, sem deixar de ser teatro.

A extrema diferença social em sociedades fundamentadas no desejo do consumo sempre vai gerar o conflito

Permanece na sua encenação a unidade de lugar (a cozinha do Conde) proposta na obra de Strindberg? Se não é assim, porquê?

Na minha mise en scène tudo acontece na casa, é uma pequena ampliação da unidade de lugar, mas mantenho a unidade de tempo.

O que acha da afirmação de Strindberg (no prefácio de sua obra) que « uma crise generalizada do teatro está a ocorrer em toda a Europa »? Este comentário também é válido para o Brasil?

O Strindberg se referia a um outro momento, não acho que podemos transferir

diretamente essa afirmação para hoje. Não que não exista a crise, o mundo está em crise e isso se reflete no teatro e nas artes. Mas também acredito e de-

sejo que essa crise atual– que se estende para além dos limites da arte – seja uma chave para a mudança, não só no teatro, na ficção, mas principalmente na realidade que nos cerca. Estamos de verdade precisando.

Entrevista realizada por
Anne-Catherine Bolay

par
Claire Flohr Bärtschi

Quelques souvenirs à propos de l'œuvre d'August Strindberg

Strindberg... Strindberg... C'est vieux tout ça... Cela remonte aux années 1960. En été 1961, je termine ma première année d'études à l'Ecole Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Strasbourg.

Michel Dubois et Dominique Quéhec, élèves de l'école, me proposent de rejoindre quelques comédiens de la troupe des *Comédiens Jurassiens*, dans le vallon de St-Imier, pour répéter et jouer *Mlle Julie* de Strindberg. Martine Jeanneret dans le rôle titre, Jean-Claude Blanc dans le rôle du valet et moi dans celui de Christine, la cuisinière. Ce spectacle fut joué, pendant nos vacances d'été, à La Chaux-de-Fonds, aux Breuleux, à Neuchâtel, à Porrentruy et dans d'autres lieux.

est prisonnière des préjugés de son milieu. Elle est à la fois très attirée par son domestique qui est beau, plein de vie, livré à des pulsions bien agréables à susciter et à subir mais elle le méprise et le considère comme un sous-homme.

Sa cuisinière, Christine

est soumise, mais envieuse, souffre de sa situation inférieure, de son manque d'attraction et enrage de voir le manège de Jean et de Julie sans pouvoir s'y opposer. Pour Jean, Christine est la vraie vie, Julie, un challenge!

Jean, le domestique

hait ses supérieurs et voudrait bien être à leur place. Il éprouve un sentiment de puissance en soumettant et avilissant sa patronne. Il la pousse au suicide! La suprême punition que Strindberg réserve à la femme qui a fauté!

Ce fut ma première rencontre avec cet auteur. Puis, pendant ma troisième année d'études dans la même école, notre groupe travaille sous la direction d'André Steiger, metteur en scène suisse de grand talent, qui nous propose trois pièces du même Strindberg: *Le Pélican*, *Premier Avertissement* et *Il ne faut pas jouer avec le feu*.



Le Pélican

Ecole TNS, 1963
Claire Flohr, Benoît Allemame
mise en scène André Steiger

Je me souviens particulièrement bien du *Pélican*, dont je jouais le personnage principal. Une mère complètement dégénérée. C'est une femme frustrée, monstrueusement égocentrique, qui n'a pas de vie propre dans laquelle elle pourrait se réaliser et qui devient un tyran domestique, le bourreau de ses enfants, la maîtresse de son beau-fils, dans le champ clos de la famille, seul domaine où elle a du pouvoir. Son mari et ses enfants sont littéralement détruits par elle.

C'est une pièce d'une grande intensité dramatique où le talent de manipulatrice de la mère se déchaîne et où les enfants, devenus adultes, enfin capables de prendre conscience de leur aliénation, se défendent avec l'énergie du désespoir, avant de s'anéantir.

Ces pièces nous font pénétrer dans un monde de violence psychologique incroyable.... Ce ne sont pas les événements extérieurs qui rendent la vie de ces gens difficile mais leurs propres manques et leurs propres conditionnements, issus de l'éducation. Ils sont enfermés en eux-mêmes.

Contrairement à Henrik Ibsen, qui a défendu le mouvement féministe de son époque, August Strindberg est profon-

dément misogyne. Il est convaincu que notre société patriarcale doit le rester. La femme ne peut et ne doit pas occuper dans la société la même place que l'homme. Elle doit renoncer en particulier aux activités professionnelles. La place de la femme est à la maison.

Et Strindberg de créer des personnages féminins qu'il veut nous faire condamner et qu'il veut ainsi punir en quelque sorte d'avoir osé outrepasser les règles. Paradoxalement, il nous donne à voir des femmes dont il est évident que leur drame provient de leur aliénation, exigée par cette même société. Libres et libérées, ces mêmes femmes ne seraient pas engluées dans leurs comportements inadéquats.

A nous les jeunes femmes de l'époque, les années 1960 offraient la possibilité de nous affranchir des conditionnements de notre éducation, tout imprégnée de la morale protestante ambiante. Les pièces de Strindberg entraient en résonance car, à des degrés très divers, heureusement, nous ressentions les mêmes frustrations que ses personnages. En tous cas, nous pouvions les comprendre. Elles nous montraient ce qu'il fallait éviter de faire pour ne pas être complètement aliénées.

Au-delà de leur sens, ces œuvres m'ont beaucoup fait réfléchir au travail de la comédienne: A cette drôle de faculté qu'a l'être humain de s'imprégner de la vie d'un ou d'une autre, de faire siens ses sentiments, ses pulsions, ses pensées, sa parole même, et de les vivre, de les interpréter ensuite sur une scène.

Je me souviens.... J'ai joué *La mère-Pélican* en étant enceinte de ma fille aînée. Quel dédoublement! Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à l'époque à l'influence éventuelle que ce rôle pourrait avoir sur moi et sur mon enfant. Mais je crois que cette faculté extraordinaire, l'imagination, nous permet de tout évoquer, de tout ressentir, sans altérer notre moi. Et c'est alors jubilatoire! Car, en pratiquant le théâtre, notre moi, en allant fouiller dans notre vécu ou dans notre subconscient, en s'inspirant de nos lectures, de nos rencontres, met au jour et évacue bien des tensions. Je crois au « théâtre-thérapie ». Chacun de nous devrait pouvoir extérioriser des sentiments forts en habitant la vie d'un autre. Sans en faire son métier, bien sûr! A titre de hobby. Comme on fait du piano ou de la flûte, depuis l'enfance. Quelle libération!

par
Danielle Chaperon

La cuisine de Mademoiselle Julie

Bien sûr, il y a la misogynie et l'arrogance d'un auteur dont le mépris écrase les personnages, le valet et la maîtresse pareillement. Bien sûr, il y a dans toute l'œuvre d'August Strindberg, l'obsession du combat pour la survie et la certitude que les esprits supérieurs (masculins) font toujours les frais de « la lutte des cerveaux ».

Tous ceux qui, aujourd'hui, entreprennent de monter *Mademoiselle Julie* doivent affronter ce mépris et cette obsession et leur inscription dans le contexte « Fin-de-siècle ». Que faire ? Modifier la hiérarchie des personnages et ne s'intéresser qu'à la servante (comme Katie Mitchell dans *Kristin, nach Fräulein Julie*) ? Changer le dénouement de la pièce (comme Thomas Ostermeier le fit pour *La Maison de poupée* d'Ibsen) ? Glisser dans l'intrigue quelque fil caché qui échappe à la débâcle ? Actualiser la figure du Comte, omnipotent et invisible ? Tout cela est travail sur *l'action* de la pièce, sur la *fable* que le metteur en scène veut raconter – travail effectué fatalement *contre* Strindberg et *contre* la fin du XIX^e siècle. Il y a pourtant d'autres dimensions de la pièce qui permettent d'œuvrer *avec* Strindberg et *avec* son époque.

Par chance, l'œuvre littéraire de Strindberg ne se résume pas à ses fantasmes et à ses angoisses. Ses pièces ne sont pas uniquement des paraboles philosophiques. Strindberg expérimente et développe aussi les formes d'un imaginaire théâtral totalement nouveau. À ce titre, ses œuvres seront régulièrement jouées au Théâtre-Libre d'André Antoine (inauguré en 1887) et au Théâtre de l'Œuvre de Lugné-Poe (créé en 1893), c'est-à-dire par les deux troupes parisiennes « d'avant-garde », l'une naturaliste, l'autre symboliste, qui s'opposent à l'époque au théâtre traditionnel. *Mademoiselle Julie*, sous-titrée « *Une tragédie naturaliste* » sera présentée en 1893 au Théâtre-Libre. L'importante préface dont l'écrivain accompagna la pièce écrite en 1888 est manifestement influencée par les textes programmatiques qu'Emile Zola a réunis et publiés en 1881 sous le titre de *Le Naturalisme au théâtre*. Le romancier français, théoricien du théâtre et dramaturge à ses heures, souffle assurément à Strindberg la longue didascalie qui ouvre la pièce :

« *Une grande cuisine, dont le plafond et les murs latéraux sont cachés par des draperies et des penderillons. Le mur du fond remonte en oblique, de la droite, vers l'avant*

et vers le haut de la scène; sur ce mur, à gauche, deux étagères portant des récipients de cuivre, de bronze, de fer et d'étain; ces étagères sont garnies de papier gaufré; un peu à droite, trois quarts de la grande sortie voûtée avec une porte de verre à deux battants à travers lesquels on aperçoit une fontaine avec un amour, des buissons de lilas en fleur et des peupliers d'Italie qui dépassent. »

En quoi cette influence est-elle manifeste ? Il faut se souvenir que dans l'anthropologie naturaliste, les personnages ne maîtrisent pas les forces qui agissent *en* eux (l'hérédité) et *sur* eux (le milieu). L'hérédité et le milieu remplacent désormais les valeurs et les passions qui tourmentaient les héros des siècles précédents. Devenues *inconscientes*, ces forces ne peuvent plus se révéler sous la forme de répliques. Dans le roman naturaliste, le narrateur y supplée en explicitant les éléments qui déterminent les comportements, les réactions, les décisions. Au théâtre, le narrateur n'ayant pas droit de cité, d'autres moyens de transcription doivent impérativement être trouvés. La nécessité d'un *metteur en scène* s'impose alors et celui-ci naît officiellement à ce moment, au Théâtre-Libre, en la per-



Regards sur le féminisme

Qu'est-ce que le féminisme pour toi ? Féminisme radical ou féminisme qui défend l'égalité entre hommes et femmes ? Je défends moi-même un féminisme social et égalitaire plutôt qu'un féminisme radical. Je viens du Sud-Est de la Turquie, région où c'est la religion et le mode de vie, également l'aspect économique, qui déterminent la place de la femme dans la société. Néanmoins, dans ma région nous luttons pour l'égalité des femmes malgré les pressions de l'autorité religieuse islamique. Nous avons toujours défendu

l'idée que les femmes doivent avoir leur place dans le monde du travail et de la vie économique. Nous devons lutter pour que les femmes obtiennent des places dans les services publics, etc. En conclusion ma culture n'est pas en contradiction avec celle que j'ai rencontrée ici même si les objectifs de la lutte pour l'égalité ne sont pas nécessairement identiques dans les deux régions.

Inan Vurucu, 38 ans

sonne d'André Antoine. Or ce n'est pas prioritairement la direction d'acteurs qu'Antoine prend alors en charge, mais le décor qui, comme l'affirme Zola, « explique et détermine les faits et les personnages » :

« *Le milieu doit déterminer le personnage. Lorsqu'un décor sera étudié à ce point de vue, qu'il donnera l'impression vive d'une description de Balzac, lorsque, au lever de la toile, on aura une première donnée sur les personnages, sur leur caractère et leurs habitudes, rien qu'à voir le lieu où ils se meuvent, on comprendra de quelle importance peut être une décoration exacte. [...] [L]'homme physiologique de nos œuvres modernes demande de plus en plus impérieusement à être déterminé par le décor, par le milieu dont il est le produit.* » (Emile Zola, « Le costume », *Le Naturalisme au théâtre*)

Voilà pourquoi la didascalie d'ouverture de *Mademoiselle Julie* énumère une longue série d'objets (une glacière un égouttoir à vaisselle...), de fournitures et de meubles (un fourneau, une hotte, une table...). Ce souci du moindre détail est caractéristique du théâtre naturaliste qui refuse avec véhémence

l'illusion et la toile peinte. Les éléments du décor doivent être praticables et les accessoires manipulables par les comédiens, Strindberg insiste sur ce point dans sa préface : « *Il y a tellement de choses conventionnelles sur la scène, auxquelles il nous faut croire qu'on pourrait nous épargner au moins les casseroles peintes* ». Car le décor est destiné à modifier la posture et la gestuelle des comédiens. C'est du moins ce que Zola et Antoine espèrent, et c'est ce qui leur épargne de songer à former une nouvelle génération de professionnels. L'auteur comme le metteur en scène insistent singulièrement sur le caractère à la fois inconscient et automatique de ce qu'ils appellent le « jeu naturel » :

« *Un décor exact [...] pose tout de suite une situation, dit le monde où l'on est, raconte les habitudes des personnages. Et comme les acteurs y sont à l'aise, comme ils y vivent bien dans la vie qu'ils doivent y vivre !* » (Emile Zola, « Les décors et les accessoires », *Le Naturalisme au théâtre*)

« *Le jeu des comédiens parmi tant d'objets, dans l'ameublement compliqué de nos intérieurs modernes, devient, à leur insu, plus vivant*



Regards sur le féminisme

Pour moi, le féminisme se compose de deux dimensions complémentaires: La première dimension est la croyance en l'égalité absolue entre hommes et femmes. Cette égalité ne revient d'ailleurs pas à une négation des différences entre hommes et femmes, comme certains l'imaginent à tort. Car l'égalité est un idéal qui s'accommode très bien avec différences de religion, de pays ou de couleur de peau. Elle peut donc sans problème s'appliquer à une différence de sexe.

La seconde dimension est un engagement personnel pour réaliser cette égalité. Le

féminisme n'est pas qu'un concept abstrait à discuter en salon, il doit se concrétiser par des actes politiques et par des changements d'attitude personnelle. Sensibilisation, évolution des mœurs, manifestations, le féminisme est et doit être une lutte permanente contre un contexte social inégalitaire et sexiste qui ne cesse de créer des inégalités. Cette lutte est le seul moyen d'un jour parvenir à changer ce contexte. À la condition d'allier croyance et action, on peut se considérer féministe. Je suis fier d'essayer.

Nicolas Turttschi, 29 ans

d'attitudes et de gestes.» (André Antoine, « *Causerie sur la mise en scène* », 1903)

Nul doute que Strindberg escompte de tels effets du décor de *Mademoiselle Julie*. Il s'attarde cependant plus longuement sur le public, à qui il ne se contente pas d'offrir tous les signes lisibles d'un milieu social et familial. La préface permet de mieux saisir les enjeux de la forme globale de ce décor qui s'appuie sur un mur du fond qui « *remonte en oblique, de la droite, vers l'avant et vers le haut de la scène* ».

« *J'ai emprunté aux impressionnistes le caractère asymétrique, coupé des décors et je crois avoir ainsi plus facilement créé l'illusion, car du moment que l'on ne voit pas toute la pièce avec ses meubles, on a l'occasion de la deviner : l'imagination est sollicitée et complète l'image. [...] J'ai planté le fond et la toile en biais afin que les acteurs puissent jouer de face et de trois quarts lorsqu'ils sont assis en face l'un de l'autre, de chaque côté de la table. Dans Aïda j'ai vu un fond de scène oblique qui menait le regard vers des perspectives inconnues, et qui semblait ne rien devoir au désir de rompre avec la fatigante ligne droite* ».

Cette étrange proposition échappe à l'alternative qui se présente à la fin du XIX^e siècle: jouer toujours de face (jeu «classique») ou jouer parfois de dos (jeu «naturaliste»). Le dispositif «en biais» de Strindberg s'éloigne ainsi du «quatrième mur» transparent cher aux naturalistes.

L'invitation à compléter *par l'imagination* la portion de décor représentée n'est pas sans conséquence, non plus que l'ouverture de *perspectives inconnues*. Le spectateur n'est pas assigné, devant *Mademoiselle Julie*, à une place de voyeur ou d'entomologiste. Tout se passe comme si Strindberg, malgré la démonstration implacable qu'il semble mener dans la fiction, invitait le spectateur à refuser la frontalité de l'évidence, à choisir son point de vue, à calculer son éloignement, bref à profiter entièrement de la «latéralité» de sa position. Si cette latitude est laissée au spectateur, c'est aussi que l'écrivain, par l'artificialité affirmée de son dispositif dramatique, donne à voir avec franchise les lignes (obliques) de sa propre perspective et les mailles (partiales) de sa propre imagination. Déjà, Strindberg s'éloigne du naturalisme.

Ce n'est sans doute pas un hasard si les metteurs en scène contemporains de

Mademoiselle Julie utilisent souvent des techniques scénographiques, audiovisuelles et informatiques sophistiquées, dans le but de s'interroger sur la nature du regard qui est porté sur Jean et sur Julie. Il ne s'agit donc pas aujourd'hui, pour un metteur en scène, de travailler uniquement sur la fable (les faits, le contexte historique, la psychologie des personnages). Il s'agit de réfléchir sur la position que le spectateur peut adopter envers l'œuvre elle-même et à sa fabrique. C'est à quoi peuvent servir toutes les formes de «décalage», de «montage» ou de «cadrage» qui permettent de rendre perceptible la *cuisine* de la pièce.

Danielle Chaperon



Regards sur le féminisme

Etre pour, être contre, dire son amour, sa violence, son malaise, son ambivalence... La femme comme objet de décharge de toutes les pulsions... Et lorsque les femmes n'occuperont plus cette place, n'auront plus cette fonction de récupération de tous les instincts, de toutes les perversions, que deviendra la violence individuelle? Et que deviendront les femmes, les rôles, les genres? Aurons-nous finalement un genre? Et quel genre aura la femme? L'inconcevable folie individuelle viendra-t-elle se loger dans le refus des identités? Où se déplaceront le clivage, la répression, l'occultation? Le devenir des civilisations actuelles pourra-t-il différencier clairement la femme, le féminin, le genre, le pouvoir et la fonction, sans que cela aboutisse à des confusions identitaires, voire biologiques?

Liviu Poenaru, 46 ans

Le féminisme? Je me sens un peu comme Obélix tombé dans la marmite alors que j'étais petit. Une évidence et pourtant je ne suis pas fils d'une famille où ce mot n'a jamais été prononcé. C'est étrange. Je réalise en fait que je suis imprégné d'une idéologie et des valeurs véhiculées par les médias, que dis-je LE média télévisuel. Cette TV qui me permettait de regarder par la fenêtre du petit écran ouvert sur le monde, qui m'ouvrait à ce qu'il devait y avoir au dehors. Cela n'a jamais été facile d'être un garçon, au fait c'est quoi être un garçon? Cela est difficile d'être un homme, même question! Heureusement que je peux être papa, c'est difficile et concret, ça occupe l'esprit et l'attention. De cette réflexion pourrait naître une nostalgie d'un ancien modèle qu'on imagine avoir existé. Et si je me contentais de poursuivre ma quête et d'identifier qui je suis et ce que je peux apporter à ce monde où une personne est bien plus qu'un genre, une couleur, une nationalité, un rôle, un métier.

En tant que père, c'est plutôt cocasse de voir passer certains billets d'informations des maîtresses d'écoles qui demandent quelles mamans sont disponibles pour donner un coup de main ici ou là... Le féminisme aurait-il oublié de circuler dans certains métiers plutôt... féminins? Je suis très sensible à la cause des femmes et à leur protection et je m'interroge à l'instant combien de temps encore le mot "féminisme" sera d'actualité. Est-ce qu'il a encore un sens aujourd'hui? Est-ce qu'il sonne à nos oreilles plutôt comme Islamophobie ou plutôt comme Masculinisme? Aujourd'hui j'aimerais en préserver un autre: Idéalisme.

Martial Honsberger, 43 ans

Je suis assez pour le féminisme.

Je trouve que le combat des femmes est important, à tous points de vue, dont l'égalité des salaires. Chez les jeunes, je pense que dans les couples «modernes», on se répartit assez bien les tâches. Ce n'est plus comme avant, à l'époque de mes parents, où c'était souvent la femme qui restait à la maison et l'homme qui allait travailler. Maintenant, la femme se sent intégrée dans la société et c'est une bonne chose. J'ai eu une éducation où j'ai toujours participé aux tâches ménagères et mon père aussi. Par contre, du côté de mon amie, ce n'est pas tout à fait la même chose. Elle vient d'une famille de paysans suisses allemands où il y a encore des valeurs traditionnelles et où ce sont vraiment les hommes qui travaillent et les femmes qui font le ménage. Quand je vais chez mes beaux-parents, je remarque que ce sont toujours les femmes qui se lèvent pour faire la vaisselle. Donc, moi-même, j'ai toujours un peu de peine à savoir comment je dois réagir. Est-ce que je dois me lever ou pas? Ça me titille souvent. Sur le plan professionnel, j'aime bien la mixité, ça ne me dérange pas du tout de travailler avec des femmes, même si elles occupent un poste supérieur. C'est surtout l'humain qui compte, avant les clichés.

Steve Jan-du-Chêne, 31 an

Plus qu'un courant social, le féminisme est une doctrine entrée dans notre culture depuis de longues années. En effet, une égalité presque totale entre les hommes et les femmes existe en Europe occidentale, malgré d'importantes différences entre les salaires. Mais resituons la place de la femme dans le monde; rappelons la lutte de féministes engagées, soulevant des enjeux et questions sur la condition de la femme dans leur système politique, leur société ou encore leur religion. Nous pouvons citer le cas des Femen en Ukraine. Les femmes occidentales engagées devraient donc continuer de promouvoir leurs droits dans leur lutte, mais aussi combattre pour les droits de celles qui n'en ont malheureusement pas assez.

Jean Schaller, 16 ans

Le genre à l'école ou être moi-même, sans être jugée

par

Théo Bregnard, enseignant

La question du genre à l'école... Assurément moins polémique que chez nos voisins français, mais pas moins nécessaire ! Il s'agit de conduire les jeunes femmes et hommes de nos écoles vers une prise de conscience de la différence entre les sexes et des rôles assignés à chacun d'eux, pour parvenir, au final, à davantage de justice et d'égalité. Mes élèves suivent *Le parcours genre* proposé par le TPR cette année. Que ses artisans en soient remerciés.

Que retenir des textes de mes étudiant-e-s (de l'Ester-Cifom) ? Une volonté de se battre contre les stéréotypes et les préjugés que l'on colle trop facilement à chaque sexe, d'éviter les catégorisations trop rigides. En bref, une volonté d'ouverture à la différence et à la valorisation de chaque sexe, en particulier de la femme. Jonathas évoque « les préjugés de la société qui font que l'image de l'homme n'est pas dévalorisée par le fait qu'il ne peut pas mettre au monde, alors que l'image de la femme est dévalorisée par son manque d'attributs masculins, telle la force, etc. », d'autres évoquent avec nostalgie « les jouets en bois unisexe » ou « les rôles stéréotypés des parents que viennent contredire les exemples de familles monoparentales ». Le tout agrémenté d'humour, par exemple lorsque Jérémy inverse les rôles et affirme que « les femmes sont

censées être fortes et retenir leurs larmes en toutes circonstances, non ? » et d'une touche de fatalisme face à des comportements difficiles à faire évoluer. Le texte de Zenash reprend ces différentes composantes :

« *Aujourd'hui, notre société occidentale met en évidence certains critères, tels que la beauté, et la réussite. Les femmes sont donc tiraillées entre tous les rôles qu'elles doivent incarner pour ne pas se sentir rejetées, exclues ou jugées. Parfois même, une partie de leur personnalité s'efface à force de vouloir correspondre à l'image de la femme actuelle, de la femme parfaite.*

Je me demande donc comment pouvoir me sentir bien dans mon corps, dans mon esprit. Être moi-même, sans être jugée en permanence par les hommes, par les femmes, en somme, par la société ! Cette dernière en demande trop à la femme. Elle doit se battre pour être la femme que les hommes désirent, que les autres femmes admirent et, finalement, la femme qui réussit professionnellement.

La publicité joue un grand rôle dans ce phénomène. Elle est omniprésente dans les journaux, à la télévision, à la radio et même sur les affiches des arrêts de bus. Elle met en avant le portrait de la femme qui fait fantasmer les hommes et qui rend envieuses les autres femmes qui

ne correspondent pas à cette norme. Les pubs montrent des femmes jeunes, belles, avec de longs cheveux, sans rides, minces, musclées, sexy. Les femmes un peu plus rondes, plus âgées ne sont que trop rarement valorisées. [...]

Si au fil des ans, on peut voir une amélioration de la place de la femme dans la société, je pense qu'un mal-être est toujours présent. Le fait de ne pas se sentir intégrée, désirée, gratifiée reste pesant !

La femme doit être plus libre dans ses choix et ses droits. Elle doit pouvoir s'habiller comme elle le souhaite, sans être traitée comme un objet, pouvoir être elle-même sans devoir ressembler à une idole. Elle doit aussi avoir le choix et la possibilité de travailler, d'être mère au foyer ou les deux, sans être jugée, frustrée et dans l'incapacité de s'épanouir complètement.

C'est probablement un peu utopique. Les changements ne s'opèrent pas du jour au lendemain, mais nous pouvons faire avancer la question en ouvrant nos yeux, avec un esprit critique, en regardant plus loin que ce que la société nous impose... »

Parcours thématique

C'est quoi ce genre ?

7 spectacles = 7 événements = 1 parcours

De novembre à mars, sept spectacles de la saison 2014~2015 offrent une matière sensible pour dialoguer de questions telles que l'identité masculine et féminine, la maternité, les rapports hommes-femmes et les stéréotypes.

De quoi constituer un parcours théâtral jalonné de questions, de débats, d'ateliers pour enfants...

Le TPR invite les spectateurs à suivre ce chemin inédit accompagnés par les spécialistes de l'association SEM qui promeut les valeurs d'égalité et de mixité dans la société.

=

I installation de l'artiste Dejan Gacond

Les réactions du public seront présentées dans une installation évolutive conçue par l'écrivain, plasticien et performeur Dejan Gacond. A voir jusqu'à fin mars au foyer du TPR à Beau-Site.

=

Big Bang 3 Journée internationale des femmes

Le brunch-conférence du 8 mars sera l'épicentre du parcours « C'est quoi ce genre ? ». Au cœur du diptyque de Perrine Valli, « Le Cousin lointain » à l'ABC et « Les Renards des surfaces », à Beau-Site, venez déguster le 3e et dernier brunch de la saison, suivi d'une conférence-table ronde sur la question de la transmission des valeurs d'égalité dans le canton de Neuchâtel.

Les prochains rendez-vous

Petite Soeur

Atelier de dessins pour enfants, avec Dejan Gacond, mercredi 18 février 2015, de 16h30 à 18h à Beau-Site

Spectacle « Petite Sœur » mercredi 18 février 2015, 18h15 à Beau-Site

Atelier d'expression pour enfants mercredi 4 mars 2015, de 14h à 16h30 au Temple du Bas, à Neuchâtel

Les Renards des surfaces du 6 au 8 mars 2015 à Beau-Site

Le Cousin lointain

samedi 7 et dimanche 8 mars 2015 au Centre de culture ABC

Big Bang 3, Journée internationale des femmes dimanche 8 mars 2015, dès midi à Beau-Site

Mademoiselle Julie

mercredi 18 mars 2015 à L'Heure bleue

Julia

mercredi 25 et jeudi 26 mars 2015 à Beau-Site

Théâtre-débat et clôture du Parcours genre jeudi 26 mars 2015, 21h30 à Beau-Site

Qu'entend-on par genre ?

Par opposition à la notion de sexe qui renvoie aux caractéristiques purement biologiques, la notion de genre renvoie à la construction des différences sociales entre hommes et femmes (par exemple les rôles assignés au sein de la famille ou du monde professionnel).

Agenda

ont eu lieu deux théâtre-débats autour d'Une femme sans histoire (28.11.14) et La Bête dans la jungle (30.1.15).

Contact TPR : Yvonne Tissot, chargée de médiation yvonne.tissot@tpr.ch

pour

voir

plus

loin

l'entretien avec

John Voisard

Directeur général du Théâtre populaire romand

propos recueillis par

Josiane Greub

Pouvez-vous raconter le parcours qui, dans les changements opérés dans le domaine de la culture à La Chaux-de-Fonds, vous a amené à ce poste de directeur général ?

C'est d'autant plus important de revenir sur ce renouveau que le Théâtre populaire romand est l'une des institutions les plus soutenues par la Ville de La Chaux-de-Fonds. Elle est également soutenue par le Canton, les Villes du Locle et de Neuchâtel ainsi que par un grand nombre de partenaires.

En redonnant le nom du Théâtre populaire romand, on reprend les bases, on se replonge dans les racines, on remet en avant des émotions et l'on s'appuie sur des fondements importants de notre histoire, du théâtre. De plus, le baptême de la grande salle de Beau-Site en hommage à Charles Joris est une manière de lier passé et présent.

Je suis un enfant de Chaux-de-Fonds, j'aime ma ville, ses habitants et j'y ai de puissantes racines. Mon papa était suisse et ma maman italienne, elle était arrivée dans les années 60. J'ai donc la double nationalité.

Après l'école obligatoire j'ai fait un apprentissage d'employé de bureau,

puis d'employé de commerce, option gestion, dans l'industrie de la machine. Mes deux CFC en poche je suis arrivé au TPR en 1991, engagé comme comptable. Nous y faisons de la création, de la diffusion, nous avons une saison théâtrale ainsi qu'une école de théâtre pour les jeunes. Bien sûr tout cela était à une autre échelle.

A cette époque Charles Joris en était le directeur et Eric Lavanchy l'administrateur. Mon passage de l'industrie au monde du théâtre s'est fait tout naturellement.

Lors de la rénovation du Théâtre de L'Heure bleue en 2000, on m'a demandé de tenir la comptabilité de cette "nouvelle entreprise". C'est en 2004 qu'a eu lieu le mariage entre le TPR et Musica Théâtre. En 2008, j'ai été nommé adjoint à la Direction administrative et en 2011 adjoint à la Direction générale. Je deviens administrateur en 2012 puis, lorsque le poste s'est libéré en 2013, le comité de direction m'a proposé de reprendre la Direction générale. Je connaissais très bien l'histoire de ce théâtre, de la culture dans notre ville et l'institution, j'y travaillais depuis plus de 20 ans. J'ai donc accepté et j'occupe ce poste depuis le premier juillet 2013.

Qu'est-ce qui fait envie de rester si longtemps ?

La première chose qui me vient à l'esprit, c'est l'amour pour le public, pour le théâtre. La ville de La Chaux-de-Fonds m'a beaucoup donné, le théâtre aussi. C'est une chance d'être Directeur général d'une institution telle que le Théâtre populaire romand. Comme je la connais bien et que j'ai envie de donner sans compter, il y a tous les ingrédients nécessaires pour un long et fructueux mariage.

J'aime rencontrer les gens. Quand il n'y a pas de spectacle, c'est difficile d'être dans nos théâtres car les spectateurs me manquent. En plus, j'ai la chance d'avoir des collaborateurs qui ont des capacités extraordinaires, ils sont vraiment à leur place.

Durant toutes ces années passées au Théâtre populaire romand, je n'ai cessé de me former (diplôme en management et ressources humaines, comptabilité) d'une part, pour assurer un bon fonctionnement dans la gestion du théâtre avec des outils modernes, mais aussi dans un esprit d'ouverture sur l'extérieur. J'ai aussi la chance d'enseigner parfois la comptabilité à l'Université de Lausanne dans le cadre du diplôme en gestion culturelle.



Regards sur le féminisme

C'est quoi pour toi le féminisme ?

Ce n'est pas tellement de défendre les femmes : les sociétés les plus phalocrates se sont souvent occupé de le faire (par métier j'étudie la littérature courtoise du Moyen Âge, et dans le monde courtois on passe son temps à défendre et préserver les femmes, qui n'ont le droit de faire rien d'autre que d'être servies). C'est plutôt d'essayer de faire en sorte que les femmes ne soient pas mises dans une situation plus difficile parce qu'elles sont des femmes. Le féminisme est donc, pour moi, orienté vers l'égalité, et doit chercher à l'atteindre par des moyens égalitaires : donner la même

éducation aux hommes et aux femmes, les pousser à exercer les mêmes métiers, et en particulier à travailler autant les unes que les autres; je ne crois pas que les rôles sociaux puissent être égaux sans cela, et nous ne faisons pas tout ce que nous pouvons pour arranger la situation. Est-ce que la discrimination positive (les quotas, les programmes d'aide spécifiquement destinés aux femmes) est un moyen d'action féministe ? Sans doute, comme moyen provisoire, pour répondre à une situation si inégalitaire qu'on ne voit plus comment la résoudre, mais cela ne peut pas être installé comme système de gestion permanent.

Dans toute l'étendue de ce qui s'appelle *féminisme*, d'après mes conceptions, une part d'énergie est gaspillée dans des combats symboliques (sous l'influence du féminisme académique sans doute), moraux ou sur une défense des femmes qui pousse celles-ci, volontairement ou non, à des activités différentes de celles des hommes. Une concentration de la lutte sur les conditions permettant une participation identique des hommes et des femmes aux rapports économiques et sociaux me semble plus efficace. C'est ça pour moi le féminisme.

Yan Greub, 43 ans

Il y a vingt-quatre ans que je travaille ici mais ce n'est plus le même théâtre. Chaque directeur artistique a donné sa couleur à l'institution. Les bases et difficultés financières sont toujours les mêmes mais ce sont des théâtres différents indépendamment des noms attribués.

Comment est reconnue notre institution ?

On est reconnu, dans toute la Suisse et la francophonie en général, comme "Centre neuchâtelois des Arts vivants". Le TPR a toujours eu un rôle de "centre de compétences". Beaucoup d'artistes, d'administratifs ou de techniciens ont travaillé au TPR. Souvent ils se sont formés dans nos maisons. En plus des compétences, nous sommes aussi connus et reconnus comme "Centre neuchâtelois des Arts vivants" parce que nous avons des outils de travail exceptionnels, souvent pris en exemples et que nous ouvrons nos sites à des compagnies, des metteurs en scène, des comédiennes et comédiens. Ces lieux, nous nous devons de les faire vivre. Je pense bien sûr à Beau-Site; cette maison a été complètement modifiée en 1983 pour y accueillir le TPR. Elle a été réfléchie, de la cave au grenier, pour la création. C'est un lieu de travail, de

rencontre, d'accueil. Un lieu propice à l'échange, à la critique et à la réflexion.

Nous avons aussi L'Heure bleue, magnifique théâtre à l'italienne datant de 1837, un des deux seuls de Suisse (avec Bellinzona). C'est aussi un outil extraordinaire. Et puis, il y a notre Salle de musique, à l'acoustique exceptionnelle, où l'on vient du monde entier pour enregistrer ou pour donner des concerts. Les trois lieux, sous l'appellation du TPR, chacun avec sa spécificité, sont reconnus au-delà de nos frontières.

La structure, un directeur général puis une direction artistique, complètement indépendante dans ses choix (c'est Anne Bisang qui construit la saison), participe aussi à la qualité de l'offre de cette institution. Le TPR est propriétaire à 50% de L'Heure bleue et de la Salle de musique, il loue le bâtiment de Beau-Site à la Ville.

La rencontre entre deux mondes, la Direction générale et la Direction artistique, fait la richesse de mon mandat et le plaisir que j'ai à travailler ici, de même que ma connaissance du théâtre, des processus et des exigences du métier.

La collaboration avec les divers directeurs artistiques avec lesquels j'ai tra-

vailé a toujours été possible dans la mesure où la personne en poste croit en son projet, y met tout son cœur, son âme et le fait pour le public. Ceci a été la base du Théâtre Populaire Romand: amener au public un théâtre de qualité, exigeant. Si, à l'heure actuelle, nous revenons aux sources, nous innovons également dans beaucoup de domaines. Il y a les fameuses mises en bouche, pour une vision éclairante et éclairée du spectacle, des rencontres entre le public et les artistes, les brunchs, la médiation dans les écoles, etc. Il est important de rendre tout cela pérenne et c'est mon rôle de donner les moyens à l'artistique de mener à bien ses projets.

Lorsque j'ai repris la Direction générale, j'ai mis une priorité dans la rencontre avec les gens. Ces gens qui nous permettent de faire vivre le Théâtre populaire romand.

Dans la rénovation de la Salle de Musique, 50% des frais sont à notre charge, il faut trouver de l'argent. Ici aussi, rencontre avec les gens, avec nos partenaires. Ils nous suivent, ils sont là, c'est plus que des sponsors, ce sont des mécènes. Les gens nous soutiennent par amour des arts vivants.

Le Souffleur

no. 37

saison 2014 ~ 2015

ISSN 2297-2153

LES RENARDS DES SURFACES

Création pluridisciplinaire

Conception

Perrine Valli et Francine Jacob

Mise en scène et chorégraphie

Perrine Valli

ve **06 mars 2015** à 20h15

sa **07 mars 2015** à 18h15

di **08 mars 2015** à 17h15

Beau-Site, durée 1h30 environ

En collaboration avec

Jean-Baptiste André

Jérôme Andrieu

Tamara Bacci

Guillaume Béguin

Aurélié Charon

Foofwa d'Imobilité

Fred Jacot-Guillarmot

Polar

David Saada

Stanley Weber

Avec la participation de

Denis Podalydès,

Sociétaire de la Comédie-Française

Production

Association Sam-Hester

Administration

Pâquis Production

Une création 2014 Perrine Valli

Coproduction

TPR-Centre neuchâtelois

des arts vivants

La Chaux-de-Fonds

Théâtre Vidy Lausanne

Festival faits d'Hiver, Paris

JULIA

d'après Mademoiselle Julie
de August Strindberg

Mise en scène

Christiane Jatahy

me **25 mars 2015** à 20h15

je **26 mars 2015** à 20h15

Beau-Site, durée 1h10 environ

en portugais surtitré en français

Adaptation,

mise en scène et réalisation du film

Christiane Jatahy

Avec

Julia Bernat, Rodrigo dos Santos

Tatiana Tiburcio (en vidéo)

Production

Cia Vertice de teatro-RJ

Axis Produções Artísticas

MADemoiselle JULIE

De August Strindberg

Mise en scène

Gian Manuel Rau

me **18 mars 2015** à 20h15

l'Heure bleue, durée 1h30

Mise en scène

Gian Manuel Rau

Scénographie

Anne Hölek

Avec

Caroline Cons

Berdine Nusselder

Roland Vouilloz

Production

Théâtre de Carouge

Atelier de Genève

engagez-vous

La carte d'adhérent donne droit notamment au journal **Le Souffleur** ainsi qu'à une réduction de 5 francs par billet à toutes les représentations de la saison du TPR.

Cette réduction est également valable pour l'entrée aux représentations données par le TPR dans toutes les villes partenaires.

En vous acquittant de votre cotisation de membre de l'association, vous pouvez également souscrire à une offre réservée aux Amis :

Pour l'achat en bloc de 10 places, vous payez CHF 150.- (soit un tarif de CHF 15.- la place).

Pour plus d'informations, vous pouvez consulter la page 84 du programme de saison du TPR ou vous adresser directement à l'association:

Association des Amis d'Arc en Scènes
rue de Beau-Site 30
CH-2300 La Chaux-de-Fonds

tél. 032 912 57 70

fax 032 912 57 72

amis@tpr.ch

www.tpr.ch > À propos

30 francs	étudiants, apprentis, AVS, AI, chômeurs
60 francs	simple
90 francs	double
120 francs	triple
150 francs	soutien

CCP 17-612585-3